

REVUE D'ALSACE.

DEUXIÈME SÉRIE.

— ●
QUATRIÈME ANNÉE.



COLMAR,

—
AU BUREAU, RUE DES MARCHANDS, N° 8.

—
1863.

NOTES

D'UN

VOYAGE A TRAVERS LA BAVIÈRE ET L'AUTRICHE.

VACANCES DE 1861.

LINDAU , AUGSBOURG , MUNICH , SALZBOURG , LINZ , VIENNE , PASSAU ,
RATISBONNE , NUREMBERG , WURZBOURG , ASCHAFFENBOURG ,
DARMSTADT ET MANNHEIM.

Suite et fin *.

On vante beaucoup les environs de Vienne ; j'ai entendu dire qu'ils sont plus beaux que ceux de Paris ; mais je ne puis m'associer à ce jugement. Je ne sais même de quelle tristesse je fus saisi en arrivant à Nussdorff, où le grand bateau est remplacé par un plus petit sur lequel on vous entasse pêle-mêle ; il y avait foule ; aux voyageurs du grand s'étaient joints des Viennois, revenant d'excursions. Ce serrement de cœur, je ne puis l'attribuer qu'à l'aspect du paysage ; il disparut quand nous approchâmes du quai François-Joseph, où s'élèvent de belles constructions : un théâtre, la caserne, le bureau de la navigation du Danube, le grand Café, et où la ville a réellement l'aspect d'une capitale ; jusqu'ici nous n'avions vu que des usines et ça et là quelques pointes de clochers.

Pas plus qu'à Salzbourg, personne ne s'inquiéta de mes bagages ; on me dit que si je n'avais rien à déclarer, je pouvais partir tranquillement. Je pris un guide, je passai le Danube en nacelle, et j'entrai dans la Léopoldstadt, à la recherche d'un hôtel. Le *Cheval-Blanc* qu'on m'avait indiqué était encombré ; j'en trouvai un autre tout près de là, au coin de la rue Tabor et Négerlé, l'hôtel de *Hambourg*. J'y louai une chambre au premier, mais donnant sur une cour, à 95 neukreuzer

* Voir la livraison de juillet, page 289.

par jour ; Les courses étant longues à Vienne , je ne mangeai qu'une fois à l'hôtel , pendant les huit jours que j'y séjournai.

Les guides , non officiels , mais officieux , s'offrent à vous partout. Le premier soir , avant la nuit , j'allai à l'Augarten , à l'extrémité de la Léopoldstadt ; à l'entrée sont des parterres de fleurs , plus loin de larges et belles allées , conduisant à Brigittenau. Je m'assis sur un banc , près d'un Monsieur , désireux de le questionner. Il toussait de manière à vous faire mal. Je lui dis qu'il avait peut-être tort de rester si longtemps dehors , car la soirée était un peu fraîche. Mon Dieu , fut sa réponse , voilà plus d'un an que je tousse ainsi ; je suis poitrinaire ; je le sais ; un des premiers médecins d'ici que j'ai été voir , m'a dit sèchement : « Nous ne pouvons pas faire de miracles ; nous ne pouvons pas remettre un poumon qui n'existe plus. » Je suis dans le commerce ; mon désir serait de trouver une place en Italie ou dans le midi de la France afin de prolonger encore un peu mon existence. Il me recommanda beaucoup d'aller passer la soirée au Nouveau-Monde , et m'offrit de me servir de guide le lendemain. Je le remerciai ; je n'aurais pas aimé entendre sans cesse à côté de moi cette toux , présage de la mort. Ce que j'avais refusé ce soir , je le trouvai le lendemain. J'allai déjeuner dans un des cafés qui se trouvent près du Pont-Ferdinand , de ce côté-ci du Danube , dans la Léopoldstadt. Les Israélites y pullulaient , si je ne me trompe. Tout en prenant mon café au lait dans mon verre , (c'est ainsi qu'on le sert à Vienne) , je me mis à causer avec un jeune homme assis près de moi ; il me paraissait bien aussi de la tribu , quoiqu'il m'ait dit le contraire depuis. Dès qu'il sut que j'étais étranger , il m'offrit de m'accompagner un peu , et surtout de me faire entrer au Reichsrath ; cette dernière proposition me séduisit ; j'acceptai. Chemin faisant je lui dis que le soir je désirais aller au *Hoftheater* : très-bien , j'y vais aussi , nous passerons devant et nous pourrions retenir nos places. Cette prévenance extrême me parut bien un peu louche , mais enfin je ne m'exposais pas beaucoup , et je me laissai conduire. Nous passâmes le Pont-Ferdinand , nous remontâmes la Rothe-Turmstrasse , le Haarmarkt , la Bischoff-Gasse , passant devant l'hôtel où loge Monseigneur Rauscher ; nous entrâmes à Saint-Etienne ; de là nous prîmes le Graben et le Kohlmarkt ; voilà pourtant ce que l'on vous montre comme les plus belles rues de Vienne ; je le veux bien , les plus beaux magasins peuvent se trouver là , mais les rues en elles-mêmes n'ont absolument rien de remarquable ; le Graben

est plus large que le Kohlmarkt ; on y voit la *Dreifaltigkeitssaule* , et au milieu se trouve un petit kiosque tenu par un cafetier. Le Kohlmarkt mène à la *Burg* , ou au palais impérial. La partie du château qui regarde la ville intérieure , est très-vieille et ressemble plutôt à une forteresse qu'au palais d'un empereur. Ce fut là que nous allâmes prendre nos billets de spectacle , pour Don Carlos ; le prix d'une place était d'un florin ; mon guide me dit qu'il avait payé deux florins ; donc c'était moi qui lui payais son spectacle. Ce sans gêne me mit de mauvaise humeur. Néanmoins nous allâmes ensemble au Reichsrath qui se trouve sur les glacis. Les glacis entourent Vienne de tous côtés , excepté vers la Léopoldstadt. La ville intérieure est en partie entourée de fossés et de remparts, surtout du côté de la Burg ; sur les principales portes qui la mettent en communication avec les faubourgs par les Glacis sont braqués des canons. Les glacis sont plantés d'allées d'arbres dans différents sens ; du gazon il y en a à peine quelque vestige ça et là ; on marche sur des cailloux ou sur du sable.

Nous n'eûmes aucune peine à entrer au Reichsrath , grâce à mon influent conducteur ; seulement il fallut se borner à des places debout , les autres se distribuant la veille. Je vis arriver peu-à-peu les députés ; on me signala les évêques en costume national , les Ruthènes , qui ne comprennent pas un mot d'allemand , Smolka , le président Schmerling , etc. Nous assistâmes à un discours inintelligible sur la loi communale ; je ne sais si cela tenait à notre place , mais tout le monde , dans les tribunes , se plaignait de ne rien comprendre. Aussi ne restâmes-nous pas longtemps. Mon industriel , que j'eus beau prier de me rendre à moi-même et à ma liberté , tint bon ; il me conduisit par la *Freiung* à la *Tuchlauben* , et là me fit dîner dans une petite gargote ; je dois l'avouer , malgré l'apparence sombre de l'endroit , je dînai bien , quoique très-simplement. La vie n'est pas plus chère à Vienne qu'à Munich , et le vin ordinaire du pays ne coûte que quelque kreutzers le verre ou le demi-verre ; c'est ainsi qu'on le sert. Cette fois , selon ses conventions , mon homme paya sa part ; je lui offris le café que nous allâmes prendre au Café de l'Europe , vis-à-vis Saint-Etienne. Ensuite je payai une Drosckke , qui nous conduisit au Prater. Depuis j'y suis retourné à pied , et il me semble être loin de l'ancienne réputation que lui a faite M^{me} de Stael. Au milieu est le parc réservé de l'empereur. Le Prater ne consiste qu'en longues allées , entre lesquelles on marche sur de l'herbe brûlée par le soleil ou sur du sable. L'entrée surtout en

est fort négligée. Là se trouve le Wurstel-Prater avec Kneipen , panoramas , dioramas , ménageries , balançoires , carroussels , marionnettes ; il paraît que je n'y suis pas allé aux jours ni aux heures où il s'anime.

J'ai mentionné Saint-Etienne que M^{me} de Staël a peut-être aussi un peu surfait. La façade donnant sur la rue n'a aucun caractère architectural ; il n'en est pas de même des côtés et de la tour ; malheureusement on a été obligé de démolir la partie supérieure de cette dernière , et en ce moment elle était presque complètement masquée par des échafaudages.

Parmi les Musées , le nom de celui de *Novare* , sur le chemin du jardin de l'Au , m'avait frappé tout d'abord. J'y allai quelques jours après ; il est situé au milieu d'un jardin qui , quoique séparé de l'Au-garten , en paraît une dépendance. Je m'attendais à trouver , hélas , les faciles trophées rapportés par l'Autriche sur l'Italie , quand , avec son armée disciplinée de longue main , elle tomba sur l'armée improvisée et peu homogène de Charles-Emmanuel. Heureusement il n'en est rien. Le nom du musée lui vient tout simplement de la frégate autrichienne , *Novara* , qui , du 30 avril 1857 au 28 août 1859 , fit le tour du monde. Il n'y a là d'autres armes que celles de sauvages des îles du grand Océan ; c'est un Musée d'ethnographie et d'histoire naturelle.

Je n'ai pas vu le Musée d'histoire naturelle , placé à la Burg , ni la galerie de tableaux du comte Harrasch , dont le palais est situé dans le quartier appelé *Freiung* , non loin du *Schottenthor* , et du bâtiment de la Bourse ; le comte n'est pas seulement un amateur des beaux-arts , il sait mêler l'utile à l'agréable. On voit affiché à la porte de son palais qu'il s'y trouve un dépôt de marchandises de sa fabrique d'articles de lin.

Il y a encore un grand nombre de galeries particulières. En fait de peintures , de sculptures et d'antiquités , c'est la galerie du *Belvédère* qui est surtout remarquable. J'y ai passé une journée entière. Les deux parties du Musée , les objets d'art , dans le genre du Musée de Cluny , et les tableaux sont séparés par un assez beau parc en pente ; c'est un *Versailles* en petit , loin toutefois du véritable ; on y voit des fontaines , des statues , des jets d'eau.

Dans l'*Ambraser-Sammlung* (conservée primitivement dans le château d'Ambras , en Tyrol) il y a de magnifiques choses. J'y ai remarqué , par exemple , les métamorphoses d'Ovide en cire ; quelle finesse de détails ! On voit aussi là des tableaux de la vieille école allemande ; des Bourguignon et des Bril représentent l'école française ; la collection est

très-riche en armures historiques ; elle possède également un certain nombre d'antiquités égyptiennes , de sculptures et de bustes grecs.

Les théâtres de Vienne sont le *Burgtheater* , au château impérial , comme nous avons déjà eu occasion de le dire. J'y ai vu le *Don Carlos* de Schiller. Les acteurs y sont bons ; les rôles de Don Carlos et d'Elisabeth surtout furent très-bien joués ; nous avons remarqué les bruyants applaudissements qui suivaient toutes les tirades si nombreuses où il est question de liberté. La salle de spectacle elle-même est on ne peut plus simple.

Pas loin de la Burg est l'Opéra , toujours dans la ville intérieure. J'y assistai à une pièce de Wagner qui venait se refaire à Vienne de son insuccès de Paris. Il était présent à la représentation de son *Vaisseau-Fantôme* , dont le titre allemand est le *Hollandais volant (der fliegende Holländer)*. C'est toujours cette même musique infernale , un vrai tohubohu au premier et au troisième acte , et le sujet ne le cède en mystérieux à celui d'aucune de ses autres pièces ; tout y a je ne sais quoi de sinistre , le costume noir du Hollandais , les vêtements rouges et noirs de son équipage , le dénouement enfin ; car la jeune fille que son amant , le chasseur , veut arracher à son rival , se jette à la mer , quand le Hollandais part , voiles déployées. Au deuxième acte se trouve un beau chœur de fileuses. Les chanteurs étaient excellents , et la pièce et l'auteur furent vivement applaudis. Comparée à celle de notre Opéra , la mise en scène est d'une pauvreté dont un officier de mes voisins convint sans peine. Un Sperrstutz de parterre coûte 2 florins ; c'est donc à peu près le même prix qu'à Paris.

Dans la Léopoldstadt , près du Danube , est le Carlstheater ; pour la vue au moins cette salle est plus belle que le Burgtheater ; elle est construite dans le genre de nos salles de spectacle ; j'y vis la *Kætchen de Heilbronn* de Henri de Kleist , et je dois avouer que je n'ai pas eu le courage de rester jusqu'au bout ; il me semble que ces drames où figurent des chevaliers du moyen-âge ne sont plus de notre époque.

De l'autre côté du quai , un peu plus loin que la *Ferdinandsbrücke* , est le théâtre *Treumann*. Le soir où j'y allai , on représenta une farce , en deux actes avec chant , de Kaiser , *Aventures de chasse (Jagd-Abenteuer)* , jouée avec beaucoup d'entrain , mais avec cette propension de bien des comiques à trop charger leur rôle. On donna ensuite une opérette d'Adam et de Battu , *Pierrot et Colombine* , chantée par deux charmantes actrices.

A Vienne, comme à Munich, la récente annexion de la Savoie préoccupait beaucoup les esprits. Au théâtre des femmes répondaient à des amants un peu trop pressés : « *Ainsi, Monsieur m'annexe, ou Quoi, vous voulez m'annexer. (So, er annexirt mich. — Wie, sie wollen mich annexiren)*. Un des personnages de je ne sais plus quelle pièce me parut porter un titre prématuré et passablement idéal ; il s'intitulait : *Lieutenant de la flotte allemande*. Il est vrai qu'il ne faut désespérer de rien ; ce qui n'est pas encore pourra bien exister un jour.

Ni le théâtre, ni les journaux ne tarissaient en allusions au prétendu miracle de la *schwebenden Jungfer*.

Presque tous les soirs il y a concert à Vienne.

Sur les glacis, plus près du faubourg que de la ville, est le café *Weghuber*, avec jardin en face, dans le genre des concerts Musard des Champs-Élysées ; les concerts commencent vers 5 heures et demie, sous la direction de Leitermayer ou de Strauss ; on paie 30 neukreutzer d'entrée. Beaucoup de personnes soupent là, en plein air, en écoutant une excellente musique.

Il y a encore plus d'un local pour les concerts en ville et dans les faubourgs. Dans la Léopoldstadt, l'hôtel du *Sperl* a un jardin pour la belle saison, et une grande salle, en cas de mauvais temps.

Un autre établissement du même genre, mais plutôt consacré aux exercices chorégraphiques des Viennois et des Viennoises, c'est celui de *Schwender*. Une petite Hongroise, pas jolie, mais fort bavarde, avec laquelle je me trouvai en omnibus, me recommanda de ne pas négliger cette merveille. J'allai donc y dîner ; c'est un établissement culinaire distingué, mais je dus me borner à voir le local du bal qui n'a lieu que le dimanche.

Enfin à Hitzing, hors du faubourg, est le *Nouveau-Monde*, très-bien situé, non loin de la montagne. C'est un vaste jardin avec salle de concert, salle à manger, salle de danse, concerts en plein air depuis cinq heures du soir, sous la direction de Strauss ou de Leitermayer. On peut même y prendre du petit lait ou des eaux minérales, tout comme à la *Trinkhalle* de Bade.

Nous avons déjà dit un mot des environs de Vienne qui, sans être aussi beaux que le prétendent certaines personnes, ont cependant leur charme. Je ne puis parler que de Schœnbrun et du Kahlenberg. Le parc de Schœnbrun me semble plus grand même que celui de Versailles ; mais le château est moins remarquable, quoique très-vaste ; il est peint

en jaune, avec volets verts, comme une maison bourgeoise. Dans le parc sont de nombreuses statues d'un marbre grisâtre. Si on avance perpendiculairement au château, on arrive à une petite éminence, surmontée d'un pavillon. Vers la droite, en entrant, se trouve la ménagerie; au milieu est un rond-point avec un kiosque où s'ébattent les perroquets; j'ai vu là des animaux qui manquent à la ménagerie de Paris, trois girafes et un rhinocéros.

Un autre jour je pris l'omnibus de Dœbling, d'où j'allai en me promenant jusqu'à Grinzing; pour se rendre de là au Kahlenberg, il faut en faire le trajet à pied ou prendre un cheval; j'étais trop fatigué pour l'un, et trop peu cavalier pour l'autre; je n'ai donc pas fait l'ascension de cette hauteur d'où l'on doit parfaitement embrasser le panorama de Vienne et de ses environs.

Il me reste à parler de la vie matérielle à Vienne, et des Viennois, en tant du moins que j'ai pu les observer en huit jours.

Pour 80 neukreuzers (n'oublions pas que le kreuzer en Autriche est la centième partie du florin), on peut très-bien dîner, toujours à la carte; on le peut même à moins, si l'on se borne à boire de la bière ou du vin ordinaire, à 10 kr. le seidl. Ainsi chez Schwender un potage est coté 3 kreuzers.

Du roast-bœuf aux pommes	35	—
Une omelette	25	—
Du beurre	15	—

Total, sans le pain et le vin 78 kr.

En général, la cuisine est très-bonne, au moins pour nous autres Alsaciens, déjà habitués plus ou moins à la cuisine allemande. Le vin ordinaire n'est pas mauvais, et à bon marché; mais on a à Vienne d'autres vins, du meilleur crû, du Nussberger, du Markersdorfer, du Gumpoldskircher, du Vœslauer, du Vilauer (vin rouge de Hongrie), dont le prix varie de 25 à 35 kr. la demi-bouteille. Quelquefois le nom des plats ne laissait pas que de m'embarrasser un peu. *Krön*, c'est du raifort; le mot du reste est allemand. Sur les cartes des cafés vous verrez le mot *Obers*. Qu'est-ce que cela peut être? N'en demandez pas après-dîner, car c'est du lait bien écumant, quelque chose d'intermédiaire entre le lait et la crème, à 15 kr. Ce que c'est que la *Champion-Suppe*, je ne vous le dirai pas; mais ce n'est certes pas mauvais. Parmi les plats du pays il faut ranger le Pressburger Zwieback ou biscuit de

Pressbourg, le fromage de Liptau, le vin de Tokai, à 50 kr. le verre, assez semblable à notre vin de paille.

Bien des gens m'avaient parlé des tracasseries de la police autrichienne à l'égard des étrangers; je n'ai absolument rien vu de pareil. On ne m'a demandé mon passe-port qu'à Salzbourg; à Vienne personne ne s'en est informé. Le premier matin, il est vrai, dès qu'on ouvre sa porte, on voit tomber à ses pieds une petite feuille à remplir. On y demande votre nom, votre profession, votre âge, et, — ceci me surprit un peu — votre religion. Mais il paraît que c'était là une feuille de l'ancien régime; car le lendemain je trouvai à ma porte une feuille du même genre où le mot religion avait disparu.

Pour ce qui est de la liberté de la presse, j'ai de la peine à croire qu'il y ait beaucoup de pays où elle soit plus grande qu'en Autriche. Je me rappelle l'Ost- et West-Zeitung du 11 septembre 1861, qui s'imprime à Vienne. Un gouvernement qui laisse publier de telles pages est certes tolérant; c'était une vraie philippique contre la politique autrichienne.

J'ai rapporté de Vienne, outre des vues et une grammaire magyare, un petit livre, *Wiener Spassvogel*, le *Farceur Viennois*, une espèce d'Almanach comique. J'y trouve la table chronologique suivante:

Depuis que la lumière se fit pour la première fois dans le monde, il y a bien longtemps.

	années
Depuis que les ténèbres de l'Egypte règnent chez nous . . .	1850.
Depuis qu'une lumière a commencé à poindre pour les peuples de l'Autriche	14.
Depuis que cette lumière a de nouveau été éteinte	13.
Depuis que la première constitution vit le jour	14.
Depuis que cette constitution s'est endormie dans le seigneur	13.

Je m'arrête. Cette chronologie ne manque ni de piquant ni de hardiesse.

Les Viennois ne m'ont pas l'air d'aimer beaucoup les soldats; ils se vengent, quand ils le peuvent, de l'insolence des officiers et sous-officiers. Un soir je soupais à la Brandstatt, en face de Saint Etienne, dans la cour. Un voyageur, qui savait que j'étais Français, me dit, en me montrant deux sous-officiers attablés près de nous: « En voilà qui ont aussi été frottés par les Français. » *Die haben auch französische Wicse kriegt*; il ajouta: c'est ma maison qui a fourni le vin

à l'armée autrichienne pendant la guerre d'Italie, mais ce sont toujours les Français qui l'ont bu.

Certain jour, je priai un Monsieur de m'indiquer le Pont-Radetzky; nous étions sur le quai, près de la grande caserne toute neuve de François-Joseph, crénelée et flanquée de vrais forts aux quatre coins. « Passez là, me dit-il, près de cette caserne, où ce que ça peut-être, car nous ne le savons par nous-mêmes; une tour, un soi-disant moyen de sauvetage. » « *Da sehen Sie, bei dieser grossen Kaserne vorbei, oder was es ist, ein Tower, ein sogenanntes Rettungsmittel.* Nous nous quittâmes en riant de bon cœur.

Les Viennois se plaignent de la cherté de la vie, depuis qu'on leur a imposé le papier monnaie. Comme personne n'y a confiance, tout se paie plus cher. Quand on leur dit qu'ils doivent pourtant avoir des mines d'argent en Hongrie, et qu'on leur demande ce que devient cet argent, ils disent qu'il va à l'étranger, et en effet, hors du pays, on ne doit pas se soucier d'accepter des banknotes autrichiennes. Le papier monnaie fait la désolation de tout le monde; peuple, clergé, je n'ai entendu qu'une voix là-dessus.

Une chose encore m'a frappé, ici et à Munich, c'est la haute opinion que tout le monde se fait de Paris; voir Paris, voilà le nec plus ultra de leurs vœux, et je dois le dire, l'attente de ces braves gens ne serait pas trompée; malgré le dicton des Viennois,

's gibt nur a Kaiserstadt,

's gibt nur a Wien,

je n'ai trouvé rien de comparable à nos nouvelles rues, à nos boulevards, à la place de la Concorde, à l'avenue des Champs-Élysées, au bois de Boulogne et de Vincennes.

Je n'aurais eu qu'à me louer de mon logement, n'était la rapacité des garçons et de tout le personnel de la domesticité, qui veulent vous écorcher tout vif à votre départ. En attendant, on vous donnera force coups de chapeaux; on vous appellera M. un tel par ci, M. un tel par là; mais vous paierez tous ces titres, et le quart-d'heure de Rabalais ne viendra que trop tôt. Si vous donnez un pour-boire collectif, le garçon en chef en gardera la plus large part, donnera le reste à la fille qui a fait votre chambre, et vous dira que le porteur et le concierge ont leur pour-boire à part. Vous vous exécutez de nouveau, et le *Hausknecht* vous fera observer qu'il se trouve mal partagé, parce qu'il a lui-même sous ses ordres un homme qui nettoie les habits, et qu'il

est forcé de payer de ses propres deniers. Bref, je vous en prévient, vous aurez à faire à une bande de voleurs que vous verrez cligner de l'œil d'un air de connivence. Mais que faire ? Vous partez ; le fiacre qui va vous emmener est là, et, à peine arrivé au chemin de fer, une nouvelle discussion vous attend ; le cocher n'a-t-il attendu que trois minutes, le compte s'accroît. Je n'ai pris que trois *droschke* à Vienne, et deux fois sur trois, j'ai eu une discussion ; la troisième, j'étais avec mon guide qui m'exploitait, ce qui m'a empêché d'être exploité en sous-œuvre par le cocher. Il y a bien un tarif, mais il est illusoire. Un jour, j'allai de Saint-Etienne à l'Ambraser-Sammlung ; c'était l'affaire d'une demi-heure ; le cocher faisait valoir qu'il était allé rondement, et que, sans cela, il eût pu y mettre une heure. Ne voulant pas payer plus que la demi-heure et le pour-boire, j'avisai un Monsieur en uniforme que je prenais pour un gendarme ; il me répondit, assez peu flatté de ma confiance : *Ich bin ja nicht von der Polizei ! Mais je ne suis pas de la police !* et je n'eus plus qu'à payer, pour ne pas trainer les choses en longueur. Par contre, je ferai l'éloge des *Stellwagen* ou omnibus. Le tarif est de 10 kreutzers, moins quelques-unes à quatre places qui en coûtent 12. On peut parcourir à ce prix presque Vienne tout entier. Ce sont des entreprises particulières ; chaque voiture porte le nom du propriétaire, et l'indication de la direction ; toutes passent par le centre de la ville, devant Saint-Etienne ; vous allez de là dans la Léopoldstadt par la voiture du Sperl ; dans la Jægerzeil et au Prater-Stern, c'est-à-dire, à l'entrée du Prater ; par les voitures de Schwender vous allez à Hitzing et au Nouveau-Monde. Ces voitures sont moins lourdes et moins élevées que nos omnibus ; elles ne sont pas arrangées pour que les voyageurs puissent descendre pendant qu'elles marchent. Pas de conducteur ; on paie au cocher ; on peut donner un pour-boire ; mais il n'est pas demandé. L'impériale est inconnu. L'intérieur est divisé en deux compartiments qui caractérisent bien l'Allemagne, la terre classique des fumeurs ; le devant pour *Nichtraucher* (non fumeurs) et pour les dames, 6 places ; le derrière pour les fumeurs, 8 places ; en tout quatorze places, comme dans les omnibus de Paris ; surtout dans le coupé on est fort commodément installé.

Cette fois je fis en chemin de fer le voyage de Vienne à Linz. Le pays est riant, entrecoupé de collines boisées. A Mœlk on revoit le Danube ; de Wels à Passau, sur une ligne qu'on venait de livrer à la circu-

lation, on traverse une charmante contrée qui devient de plus en plus pittoresque, dès que le chemin de fer commence à cotoyer l'Inn. Passau est magnifiquement situé sur le Danube, l'Inn et l'Ilz, avec ses faubourg d'Innstadt et d'Ilzstadt; au-delà de l'Inn est Mariahilf, célèbre lieu de pèlerinage; entre le Danube et l'Ilz s'élève l'ancienne forteresse. L'Innstadt est reliée à la ville par un pont. Devant la cathédrale, dont l'intérieur mérite un coup d'œil, est le champ de foire, et en face, à la porte, une inscription rappelant la Convention de Passau.

De cette ville à Ratisbonne le chemin de fer traverse la partie la plus fertile de la Bavière; elle fournit de blé tout le reste du pays.

On ne va à Ratisbonne que pour voir la Walhalla. En prenant une voiture, il faut trois heures pour l'aller et le retour, ce qui coûte, à un cheval, trois florins et un pour-boire. On longe des coteaux couverts en partie de vignobles; on traverse le chemin de fer à Walhallastrasse; on passe dans le village de Donaustauf, situé au pied de la ruine du même nom; enfin le cocher vous conduit à l'entrée d'un petit sentier ombragé qu'il vous dit de monter, et il vous donne rendez-vous à l'hôtel. Quand vous avez gravi la hauteur, tout-à-coup la Walhalla apparaît devant vous. Voilà encore une œuvre du roi Louis; le site est bien choisi; on a une belle vue sur la plaine qu'arrose le Danube; seulement ce qui est étrange, c'est de voir ce beau monument, placé comme dans le désert, loin de toute route principale. On ne peut l'expliquer que par le désir du roi de ne pas accumuler tous ces monuments sur un seul point de ses États, et de faire sa part à chacune de ses villes principales.

La Walhalla est un temple grec, dans le genre de la Madelaine, mais d'un style plus sévère; c'est le style dorique dans sa simplicité native; à l'extérieur, pas le moindre ornement, excepté les deux frontons. L'intérieur est tout en marbre, le parquet en marbre blanc et noir; il n'est permis d'y marcher qu'en mettant des souliers de feutre; les murs sont de marbre rose; ça et là sont placées quelques chaises en marbre blanc; de distance en distance, des génies portant des couronnes, et, entre eux, les bustes de tous les grands hommes de l'Allemagne; c'est le vrai Panthéon allemand; mais au lieu d'employer ici encore des mots grecs, comme Glyptothèque, Pinakothèque, on a emprunté le mot de Walhalla à la vieille mythologie scandinave. On le sait, c'était le Paradis, où Odin réunissait les guerriers morts en braves sur le champ de bataille (Walplatz). La Walhalla allemande

n'est pas consacrée seulement aux représentants de la force brutale ou de la vertu guerrière; les arts et la poésie y ont leurs représentants; on voit les bustes de Winckelmann, de Mengs, de Lessing, de Goethe à côté de ceux de rois et de grands capitaines; les gloires allemandes plus anciennes ont des inscriptions en lettres d'or à la partie supérieure de l'édifice; là, vous lisez le nom de Rhoswitha, la religieuse, et d'Ulphilas, le traducteur de la Bible, auprès de celui d'Alaric et d'Hermann, le fameux Arminius; entre les bustes et ces inscriptions sont sculptées en marbre blanc des scènes de la vie des Germains; des Walkyries, autres personnages de la mythologie du Nord, couvertes d'une toison d'or, et vêtues de robes bleues et blanches, supportent le plafond; sur des frontons disposés à l'intérieur on a représenté différents dieux et êtres fabuleux des Eddas, Odin et Frigga, Surtur, le géant Ymer, Iduna et Braga, le loup Fenrir, etc. Rauch, Schwantaler, Wagner, Klenze ont immortalisé leurs noms en travaillant à cette œuvre capitale qui n'a pas coûté, m'a-t-on dit, moins de dix millions de florins. L'escalier qui descend de la façade antérieure est grandiose et divisé en trois étages.

Il ne faudrait pas négliger à Ratisbonne d'aller voir le Dôme, dont la façade est très-remarquable. On restaure en ce moment plusieurs parties de cette église.

A table, au souper, j'assistai à une discussion sur les houilles; si j'en parle, c'est qu'elle amena un des Messieurs qui la soutenaient à dire que Napoléon avait envie de reprendre Saarbrück: *Die Quartiere sind schon bestellt*. Au café je rencontrai un médaillé de Saint-Hélène, un Bordelais, depuis longtemps fixé à Ratisbonne; et pourtant il n'avait pas encore appris un mot d'allemand; il me dit que la vie était à si bon marché dans cette ville qu'on y dinait très-bien à 50 centimes.

Le pays est assez triste de Ratisbonne à *Nürnberg*; le chemin de fer traverse une terre sablonneuse, plantée de pins rabougris; elle paraît devenir meilleure vers cette dernière ville, où l'on cultive beaucoup de houblon. *Nürnberg* est une vraie ville du moyen-âge; presque chaque maison est un monument.

Les églises y sont nombreuses et fort dignes d'être visitées, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur; les principales sont Saint-Sébalde, Saint-Laurent, et l'église catholique. A l'extérieur il y a des sculptures fort originales, entourées pour la plupart d'un grillage; l'une représente la passion du Christ; la feuille de vigne traditionnelle est remplacée

d'une façon assez singulière par un faisceau de verdure que le personnage tient à la main. Moins une, toutes ces églises sont aujourd'hui consacrées au culte protestant ; mais elles gardent encore tous les caractères du culte catholique. A Saint-Sébald brûle un feu perpétuel, en vertu d'une fondation faite par une des grandes familles patriciennes, les Imhof, les Tucher, ou les Volkher, dont les portraits, peints par Dürer ou Holbein, se voient près des autels fondés par elles. Les vitraux ont été peints par Veit Hirschvogel, au commencement du 16^{me} siècle. Au centre de l'église se trouve le tombeau de Saint-Sébald, en bronze, fait de 1508 à 1519 par Pierre Fischer et ses cinq fils. La femme du sacristain, son récit terminé, ajoute avec emphase : « Et que lui donna-t-on pour un tel travail ? — 1600 florins. » Ce n'est guère en effet, mais Fischer doit être satisfait de la réparation tardive que lui fait, plusieurs fois par jour, le cicérone obligé de toutes ces merveilles.

On vous montre aussi les fonts baptismaux sur lesquels fut baptisé en 1361 le roi Wenceslas de Bohême.

En face de l'église, dans la chapelle Saint-Maurice, se trouve une galerie d'environ 140 tableaux de la vieille école allemande : des Dürer, des Schœn, des Kranach.

Tout-à-côté est la maison habitée par le pasteur de Saint-Lébald, dont la tourelle sculptée attire d'elle-même l'attention ; un peu plus loin, sur une place, vous voyez la statue d'Albert Dürer dont la maison existe encore.

L'hôtel de ville est en face de l'église, de l'autre côté de la rue ; de chaque côté des trois frontons est couchée une statue. Il y a là un Musée d'antiquités. On n'est pas loin de la Burg, située dans la partie haute de la ville ; on y voit un puits très-profond avec un bel écho ; on n'entend tomber qu'au bout de quelques secondes l'eau qu'on y jette ; si on la verse partiellement, on entend tomber successivement chaque partie. Là aussi se trouve la Tour pentagonale, et un autre Musée d'antiquités. Sur le chemin de la Burg, existent encore les stations en pierre qu'un pieux pèlerin avait fait exécuter au 15^{me} siècle par Adam Krafft ; il avait pris à Jérusalem les distances des sept stations du chemin de la passion ; ayant perdu ses mesures à son retour, il fit une seconde fois le même pèlerinage, et échelonna les stations de Nüremberg aux mêmes distances que celles de la ville sainte.

De la hauteur où s'élève la Burg, on a une belle vue d'un côté sur la campagne, de l'autre sur la ville.

Redescendant la Burgstrasse, on arrive à la place du marché où l'on voit, outre l'église catholique, une fontaine d'un très-beau travail, et qui mérite réellement le nom de *Belle Fontaine*.

Il y a à Nüremberg plusieurs ponts très-anciens; sur l'un on lit un distique en l'honneur de l'empereur Charles VI :

*Qui pontem hunc Caroli
Transis fac vota
Perennat
Cæsaris Augusti
Dum fluit unda
Genus.*

et au-dessous d'un bœuf sculpté en pierre cet autre :

*Omnia habent ortus suaque incrementa, sed ecce
Quem cernis nunquam bos fuit hic vitulus.*

De Nüremberg, passant devant Bamberg et Schweinfurt, on arrive à Würzburg. Cette ville est surtout connue par son université. Elle est située sur le Mein. Au-delà du pont qui la relie à un de ses faubourgs, s'étendent des collines, couvertes de constructions anciennes. Würzburg a un Château et un parc, de beaux hopitaux, un port, un casino (*l'Harmonie*.) Sur un petit théâtre nous entendimes chanter le *Trouvère*, ou comme disent les Allemands, le *Troubadour*.

A travers un pays fertile le chemin de fer vous conduit à Aschaffenburg. C'est une petite ville où l'on ne s'arrête guère qu'à cause de la Maison pompéienne (ou *Pompeianum*). Les anciens fossés se sont transformés en une promenade des plus fraîches; à l'intérieur de la ville il y a des changements de niveau très-fréquents; l'église est bâtie sur une colline plantée de vignes. Sur cette même hauteur se trouve aussi le Château royal, d'un rouge éclatant, et une petite promenade d'où l'on a une belle vue sur le Mein qui serpente à vos pieds. C'est sur les bords du fleuve aussi, à peu de distance, qu'est située la Maison pompéienne, autre œuvre du roi Louis qui n'a oublié aucune de ses villes principales. Vraie villa romaine, tout-à-fait construite sur le modèle d'une maison de Pompéi. La veuve du peintre Richard, qui aida à la décorer, vous en montre les diverses parties : le *vestibule*, la *cella de l'ostiarium*, l'*atrium*, le *compluvium*, l'*ala*, le *tablinum*, etc.; les parquets sont en mosaïque et les murs ornés de peintures mythologiques.

Quand vous aurez vu toutes ces merveilles , votre cicéron vous remettra entre les mains du jardinier qui vous montrera quelques plantes exotiques , composant la serre royale.

J'arrivai le soir à Darmstadt que j'avais déjà vu quelques années auparavant dans un voyage de Strasbourg à Wiesbaden. Je vous recommande l'hôtel du *Prince Charles* pour le confortable et la modicité du prix. Je croyais Darmstadt une ville toute neuve ; mais cette fois j'ai traversé des rues qui rappellent le village. Le soir , presque au sortir de l'hôtel , je me trouvai tout-à-coup au milieu de tombeaux ; est-ce le cimetière actuel , je l'ignore. Bref , ce côté de la ville n'est pas aussi riant que la partie centrale ou celle qui avoisine le chemin de fer. Là , vous avez de belles rues , larges , propres , tirées au cordeau , et à l'extrémité desquelles vous voyez presque partout la campagne. Le château ou la résidence du grand duc est un composé des plus hétéroclites ; allez y entendre sonner les heures ; comme à Salzbourg vous y entendrez un beau carillon. Tout à côté , et près du parc , est le théâtre avec colonnade. L'église catholique avec sa rotonde se voit au loin. Sur le *Louisenplatz* se dresse la statue du prince *Louis I*. Donnez un coup-d'œil à l'antique hôtel-de-ville sur la place du marché. Il doit y avoir de délicieuses promenades aux environs de Darmstadt tout entourée de forêts de pins. On est à une des extrémités de l'Odenwald qui s'étend entre la ville et Heidelberg ; le Mélibocus , près duquel vous passez pour gagner Mannheim , en est une des sommités. Je ne dirai rien de cette ville avec sa régularité désespérante et qui est trop près de nous ; d'ailleurs quand on touche au terme d'un long voyage , on a hâte d'arriver ; on néglige ce qui se rapproche des choses qu'on voit tous les jours. Le Palatinat même , quelque beau qu'il soit , à partir de Neustadt , a trop d'affinité avec nos Vosges. Aussi arrêterai-je ici ces notes d'un voyage auquel j'aurais voulu pouvoir consacrer plus de temps ; quelque imparfaite qu'en soit la relation , peut-être ces notes prises en passant serviront-elles à quelqu'un qui suivra le même itinéraire. Je n'ai jamais eu d'autre ambition en les publiant.

H. SCHMIDT ,

professeur agrégé de langue allemande au lycée Charlemagne.